



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Manteaux. — Voici la grande nécessité du moment, l'objet demandé de toute part, et ce qui apparaît dans toutes nos grandes maisons de nouveautés.

Donc nous vous raconterons que chez Alexandrine¹ se trouve foule de manteaux pour tous les genres de toilettes et dans toutes les dispositions possibles de formes, d'ornement et de prix.

Pour la promenade ce sont des manteaux *moldaves*, fermant sur le devant par une rangée de gros boutons. — Les manches forment pèlerine carrée sur le devant, et retombent derrière comme les manches pagodes. — Ces manteaux, qui descendent un peu plus bas que les genoux, sont en satin,

¹ Rue d'Antin, 14.

ornés tout autour de cinq biais de velours de grandeur progressive, le plus haut en bas, et ainsi de suite.

Sur les manches, ces biais, qui prennent de la hauteur du coude, font un effet très-gracieux. Ces manteaux ont de chaque côté des petites poches dont l'ouverture est indiquée par cinq petits biais de velours. Ces manteaux sont presque toujours doublés en taffetas noir, étant destinés aux négligés.

Le manteau *Cornélie*, qui, par la disposition de ses plis, représente assez bien le manteau romain, est admirable d'élégance et de simplicité; il est tout en velours, entouré seulement d'un large galon de soie et doublé de satin; il n'a point de manches, mais sa coupe, un peu semblable à celle d'un bournouss, permet aux plis de se réunir sur les bras de manière à les recouvrir gracieusement. Une large cordelière ferme

ce manteau autour du cou. Nous l'avons vu en couleur scabieuse, gros bleu et noir.

Les manteaux *dalmates* sont coupés de manière à laisser se dessiner la taille par derrière, et tombent carrément sur le devant; ils ont des manches demi-larges, à hauts parements qui se retroussent à volonté pour laisser découvrir la manche de la robe ou retomber au contraire jusque sur la main. Un tout petit collet carré, rabattu, mais qui pourrait aussi se relever à volonté et garantir le cou du froid. Ce manteau descend jusqu'aux genoux. — Nous l'avons vu ravissant en velours noir tout entouré de brandebourgs. Un galon posé également en brandebourgs recouvrait le dessus des parements, le petit col, et marquait des poches de chaque côté. — Ce style est distingué sans prétention, et sera beaucoup adopté par la femme élégante.

Du reste, le grand succès du manteau *dalmate* sera au moment des fourrures, car on comprend d'avance tout ce que ce costume en velours vert ou gros bleu aura de riche et de distingué, garni en martre ou en hermine.

Aussi est-ce déjà pour ces premières nouveautés de l'hiver que la maison Gon¹ prépare les trésors de sa belle spécialité en fourrure. Plus que jamais nous y verrons les produits les plus fins, les plus magnifiques, les plus variés de tout ce que la parure réclame en ce genre, et la maison Gon sera, en cette occasion, d'autant plus précieuse, qu'elle offre à la fois la grâce du vêtement et l'élégance si recherchée qui la garnissent.

Pour revenir aux salons d'Alexandrine, nous voudrions énumérer foule de modes charmantes qui s'y renouvellent tous les jours; — ce sont les chapeaux de la saison dans les formes les plus gracieuses, et avec des ornements dont la distinction et la variété ne peuvent appartenir qu'au goût d'Alexandrine. — Les coiffures parées n'y sont pas moins remarquables, et attestent que l'élégance ne faiblira pas cet hiver dans nos salons.

— Dans l'article du *costume de chez soi*, inséré dans notre dernier numéro, une erreur d'impression a fait dire qu'on mettait

trois rangs de petites dentelles autour de la jupe, au lieu de la jaquette. — Comme trois rangs de petites dentelles au bas d'une robe négligée ne seraient nullement de bon goût, nous rectifions cette erreur pour qu'on comprenne bien que ces trois rangs de dentelles se trouvent autour de la jaquette qui accompagne la jupe.

A cette occasion, nous redirons encore combien ces genres de négligés sont à la mode.

Bonnets. — Avec ce costume, le petit bonnet de mousseline brodée ou de dentelle est de rigueur; — le petit bonnet surtout, formé d'une *pointe* retombant sur des touffes de rubans de chaque côté, ou bien formé d'un seul rond de dentelle *recoquillé* tout autour, et soutenu par des nœuds de velours épinglé rose, ou des masses de tout petits rubans échelonnés des deux côtés, et qui font l'effet d'une légère guirlande à la Mancini. — Une gracieuse forme de bonnet consiste en un fond de tulle bouillonné. Les bouillonnés formés par des fils qui se croisent carrément et forment comme la piqûre d'une soie ouatée; — autour, une petite passe arrondie des joues, recouverte par trois rangs de petit tulle tuyauté qui forme comme une neige; au milieu de ces tulles, on place de chaque côté un chou de ruban rose découpé, ou une rose si c'est un bonnet de soirée. — Du reste, ce même genre est charmant sans ruban du tout. Seulement de chaque côté en dessous de la petite passe, tombent deux barbes de tulle entourées d'un petit tulle tuyauté. Tout cela va très-bien à la physionomie. M^{me} Payan¹ nous en offre les plus charmants modèles.

Un autre joli bonnet bien simple est formé d'un fond de tulle uni; une petite passe descendant un peu sur le front, et se relevant de chaque côté, est bordée d'une blonde très-étroite, et au-dessus de cette blonde un bouillonné de ruban de gaze rose ou bleue; de chaque côté, des nœuds très-touffus de ces mêmes rubans se trouvent sous la passe; quelquefois les bouts de rubans assez longs flottent sur le cou. — Ce genre va bien avec des bandeaux bombés. — Puisque nous parlons coiffure en cheveux, disons que les bandeaux *bombés* sont plus que jamais à la

¹ Rue Vivienne, 18.

¹ Rue Vivienne, 15.

mode. On les relève assez sur les oreilles pour découvrir les tempes. Si ces tempes ne sont pas de la première jeunesse, quelques coiffeurs habiles font sortir dessous les bandeaux une seule petite boucle, qui sied admirablement à quelques physionomies.

— L'ornement de ces coiffures en cheveux est toujours dans la beauté du peigne d'écaille qui l'accompagne. Aussi la maison Cauvard¹ s'est-elle encore en ce moment agrandie des plus heureuses nouveautés en ce genre.

Lorsqu'une grande industrie s'élève, ou qu'une célébrité artistique reparaît dans le monde, on s'empresse d'instruire le public de son retour.

Ainsi ferons-nous aujourd'hui, pour démentir la mort de Constantin², que les intérêts d'une rivalité trop prompte avaient sans doute voulu proclamer.

Bien loin de là, heureusement, le célèbre artiste, rendu à la santé, existe au milieu de ses milliers de fleurs, dont il a réduit les prix de manière à enlever à certaines modistes la possibilité d'exploiter son talent, à leur bénéfice, en attribuant à ses fleurs un prix extravagant.

C'est à ce système préjudiciable que Constantin a dû cette réputation de *cherté*; car on vendait ses productions jusqu'à quatre fois ce qu'elles avaient coûté chez lui.

Aussi est-ce pour anéantir publiquement cette ressource d'exploitation *personnelle*, que Constantin a réduit tellement le prix de ses fleurs, qu'elles peuvent supporter toutes les concurrences, et ne se distinguent aujourd'hui que par la perfection qu'il leur a conservée.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de chez soi ou de visite. — Redingote en tissu cachemire entourée de petits velours formant un dessin grec, boutons en velours; — chapeau de satin avec voilette en blonde; — sous-manches en organdie.

Toilette de promenade. — Robe de moire antique; — châle de cachemire des Indes; — chapeau de dentelle noire; — souliers de satin; — bas de soie.

¹ Boulevard Bonne-Nouvelle, 10. — ² Rue Neuve Saint-Augustin, 37.

Fashion.

Un mot encore sur les ouvrages de femmes : les tapisseries et laines de Berlin dans les plus beaux assortiments, qui se trouvent chez Sorré-Delisle¹; — les dessins *échantillonnés*, ceux surtout dessinés ou peints, y sont cette année en si grand nombre et dans des genres si nouveaux, que les salons où ils se trouvent sont déjà encombrés par une foule d'acheteuses. Il est vrai que ces salons sont un attrait par leur position et leur vue animées et piquantes, donnant en face de la Bourse. C'est comme un point de distraction pour bien des personnes qui peuvent y considérer ce mouvement d'agiotage qui fait tant de bruit dans le monde; et nous connaissons maintes femmes de banquiers qui viennent y attendre la fermeture de la Bourse pour savoir l'effet qu'elle produira sur l'humeur du mari... — Toute cette petite politique féminine se passe en choisissant un joli tapis, un coussin, un lambrequin, qui doit être admiré le soir à la table du travail; car on travaille beaucoup dans le commencement de l'hiver, et les réunions de famille, la tapisserie et le thé font en ce moment tous les frais de nos plaisirs.

— Nous ne pouvons parler *thé* sans rappeler celui trouvé si excellent dans la maison de Lemaire-Leduc², et qui, depuis un an, fait les délices de tous nos salons. — Il y a des spécialités pour tout dans la vie comme dans la mode, et Lemaire-Leduc, en adoptant celle du thé, s'est rendu une des nécessités et des réputations les plus heureuses de nos salons. — Le chocolat, si généralement introduit dans nos usages aujourd'hui, a aussi attaché ses plus grands succès au nom que nous citons, et le *Soconusco* a retenti dans tout notre Paris moderne, comme l'ambrosie retentissait à la table des vieux dieux de l'Olympe.

C'est qu'il faut en convenir, le *Soconusco* est bien le plus délicat, le plus exquis des chocolats qui ait jamais paru dans la France ni dans toutes les Espagnes! On s'engage à boire du *Soconusco* comme on s'engage à un succulent festin, et cet hiver verra d'au-

¹ Place de la Bourse, 31. — ² Rue Choiseul, 29, près le boulevard.

tant plus cette vogue s'accroître, qu'on se ralliera sans doute dans ces réunions intimes où l'on se console des alarmes du monde par les charmes d'une causerie assaisonnée du thé ou du chocolat, entremêlés quelque peu de la mousse du champagne.... Oui vraiment, du champagne.... mais que voulez-vous faire quand la mode a parlé et que le goût approuve ?

Et puis, ce champagne est si joli, servi dans les coupes que nous connaissons ! ces coupes en cristal diaphane que Lahoche Boin¹ a fait passer des mains qui présidaient aux banquets antiques dans nos mains parfumées aux senteurs de Guerlain² !

Si vous saviez comme c'est attrayant, ces coupes sablées d'or qui scintillent sous la fumée pétillante de l'air !... Et ces autres amphores, ces aiguières au long col qui versent autour de nous les boissons appelées à ces réunions d'amis et de famille, — car tout ce qui a été créé par Lahoche Boin est élégant et admirable, — tous ces cristaux, toutes ces porcelaines sont empreints de ce goût de notre époque qui n'admet point de médiocrité, même dans les plus simples accessoires de notre existence. — Ces tasses même, ces tasses si modestes, dans lesquelles nous buvons le chocolat et le thé dont nous parlions, sont gracieuses et distinguées, puisqu'elles viennent de *l'Escalier de cristal*. — Elles ont le bon goût que révèle un léger filet d'or, une fleur délicate, un semé qui semble soufflé sur la porcelaine. Encore une fois, tout cela ne semble rien, mais c'est assez pour que le monde distingué y attache son prix, et que les créations de Lahoche Boin soient le cachet distinctif de nos élégantes actualités.

— La mode n'est pas seulement dans les élégantes inutilités de la toilette, on la retrouve dans toutes les parties de l'ameublement, depuis la fragile glace de Venise jusqu'aux bronzes dorés et aux fers sculptés qui ornent les salons et les boudoirs. — Mais indépendamment de ce que la fantaisie produit en ce dernier genre, nous devons remarquer l'extension que prend chaque jour l'usage des lits en fer.

Ces lits qui, par leurs formes gracieuses,

¹ Palais-National, Escalier de Cristal. — ² Rue de la Paix, 11.

les enjolivements vernis, peints ou dorés qui les ornent, sont maintenant en usage dans tous les mobiliers, offrent surtout dans la maison Dupont¹ une recherche remarquable, comme bon goût, variété, perfection de toutes sortes. — Les formes renaissance avec riches sculptures d'or sur fond noir ou azur, les genres Pompadour avec guirlandes ou légères frises entourant le cintre du lit ; ceux plus simples, si convenables à tous les intérieurs, et les petites couchettes, et les berceaux d'enfants, tout cela est d'autant plus recommandable dans la maison que nous venons de citer, qu'on y trouve en même temps l'assortiment de sommiers élastiques et autres qui s'adaptent à ces lits. — Ces détails peuvent paraître un peu trop *ménage* pour notre journal, mais à cette époque où l'on veut auprès du luxe trouver surtout l'utilité, nous croyons devoir recommander la maison Dupont comme une des branches d'industrie la plus adoptée dans nos usages modernes.

UN EFFET DE GARDE NATIONALE.

J'ai rencontré hier un Anglais qui allait se brûler la cervelle comme tous les Anglais.

Je n'essayai point de combattre sa résolution, c'eût été peine perdue ; je lui en demandai la cause.

— C'est parce qu'il n'y a plus d'Anglais que je me tue, me répondit-il ; avant cinq minutes, le dernier Anglais aura cessé d'exister. Voulez-vous que je vous prouve ce que j'avance avant de mourir ?

— Volontiers.

— J'ai quitté Londres depuis vingt-quatre heures.

— Ah mon Dieu ! est-ce que le choléra aurait frappé tous les habitants de Londres ?

— Je ne crois pas au choléra, ce n'est point le choléra qui m'a fait quitter Londres, c'est la garde nationale.

— Quoi ! cette institution nationale aurait-elle passé le détroit ? Nos voisins, après tant de siècles de résistance, rentreraient-ils dans le giron de la civilisation, dont un des plus grands effets consiste à donner

¹ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3 et 5.



20 Octobre 1848.

Barreau

2386.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux des M^lles M. Dufour. Robe en cachemire garnie de velours par Camille. Ettoffe
 et Cachemire de l'Inde de la M^llle Gagnon. Fleurs de Constantin. jupes de Serre. Dalis.
 Voile de Violand. Gants Mayer. Parfum Guerlain. Corsets de M^llle Mançon. Chaussures
 de Caux.*

Mons. J. A. Saller, 14, Rue de la Harpe.



aux hommes le besoin de monter leur garde? Aurait-on partagé les citoyens de Londres en douze légions?

— Non.

— Eh bien! alors, que me parlez-vous de garde nationale?

— Je vous parle de la garde nationale de Cherbourg, de la garde nationale du Havre, de la garde nationale de Calais, de la garde nationale d'une foule d'autres villes, sans compter celle de Paris, qui sont venues troubler notre tranquillité. On ne rencontre plus que des gardes nationaux français dans les rues de Londres. Les femmes surtout leur font un accueil humiliant pour les véritables Anglais. Je suis marié, monsieur!

— Et tu veux te brûler la cervelle, malheureux!

— Il le faut: ma femme veut absolument que je remplace mon chapeau par un képy. Je n'y consentirai jamais. Ainsi, laissez-moi me....

— Songe à tes enfants orphelins, cruel!

— Ma femme les a habillés en artilleurs de la garde nationale de Fécamp, je les renie.

Je retins le bras de l'étranger au moment où il armait la détente de son pistolet.

— Que vous a donc fait la garde nationale, pour que vous la détestiez ainsi?

— Elle a complètement changé le caractère de ma femme et le costume écossais de mes enfants; elle m'a mis dans la nécessité d'opter entre un képy et ma patrie.

— Mais si votre femme renonçait à l'idée de vous faire porter un képy?...

A cette idée, le pistolet de l'Anglais s'abaissa, un sourire erra sur ses lèvres.

— O Paméla! murmura-t-il.

Je le crus sauvé, lorsque tout à coup un peloton de gardes nationaux précédés d'une vivandière s'avança vers nous.

— Paméla! s'écria l'Anglais...

L'infortuné venait de reconnaître sa femme, qui s'était faite vivandière d'un détachement de la 11^e légion, revenant de Londres.

ARLEQUIN.

A propos de l'amusante bouffonnerie du théâtre Montansier, *les Parades de nos pères*, le feuilletoniste de *l'Union* a fait une piquante digression sur ce personnage d'Arlequin qui a tant et si longtemps amusé nos aïeux sous le masque de Dominique', de Carlin, et plus tard sous celui de Laporte, personnage dont l'origine remonte aux mimiques romains, dont on définissait le genre de talent par ces paroles: *adque id stantes irridebant*, qui conviennent si bien à l'Arlequin de nos jours.

Riccoboni, dit Lelio, a fait de curieuses et savantes recherches sur les personnages de l'ancienne comédie italienne, et particulièrement sur le personnage d'*Arlequin*; il raconte que vers la fin du XVI^e siècle, une troupe de comédiens italiens vint à Paris, et que l'Arlequin de cette troupe, voulant avoir du roi Henri IV une chaîne d'or avec une médaille, s'avisait de faire un livre avec son portrait en tête, de le faire imprimer et de le dédier au roi.

Cette hardiesse passa comme un lazzi et lui valut la chaîne d'or.

On sait que Dominique obtint de Louis XIV, par un lazzi d'un autre genre, un plat d'argent de la table du roi et *les perdrix aussi*.

Voici comment Riccoboni définit le caractère d'Arlequin:

« A l'égard du caractère de ce personnage, il est vrai qu'on lui en a donné un. Depuis 1360 environ, il a perdu presque tout ce qui lui restait des siècles précédents. Son caractère est celui d'un valet ignorant et simple dans le fond, mais qui fait tout son possible pour avoir de l'esprit et qui pousse cette envie jusqu'à la malice. Il est gourmand, poltron, fidèle, actif, et, par crainte ou par intérêt, il entreprend toutes sortes de fourberies et d'impostures. Enfin, le caractère d'arlequin, depuis un siècle, est devenu l'effort de l'art et de l'esprit du théâtre. Lorsqu'il a été manié par des acteurs de quelque génie, il a fait les délices des plus grands rois et des gens du meilleur goût; c'est un caméléon qui prend toutes les couleurs, et je répète encore, lorsqu'il est manié par un homme d'esprit et de bonnes mœurs, il devient un caractère admirable et qui peut divertir les princesses,

les dames de condition et les filles les plus simples et de la meilleure éducation. »

Nous serions tenté d'accepter, presque sans objection, cette définition et ces éloges du caractère d'Arlequin, en nous rappelant les succès brillants que les Arlequins et les autres acteurs de la Comédie-Italienne ont obtenus en France pendant plus de deux siècles, tantôt à l'hôtel de Bourgogne, tantôt aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, où des auteurs les plus estimés : les Fagan, les Lesage, les Dorneval, les Piron, les Parnard et tant d'autres, ne dédaignaient pas de les suivre et de faire leur fortune en alimentant leur répertoire; d'ailleurs nous pouvons apprécier le genre de leur esprit par les recueils de pièces, de scènes et de canevas qui nous restent d'eux, et que Boileau, dont on ne contestera pas le goût, appelait un *grenier à sel*.

Comme les meilleures choses finissent par se détériorer et se corrompre, les comédies italiennes dégénèrent en *parades* : Pantalon devint Cassandre, Tartaglia devint Gilles ou Pierrot, le Capitain devint le beau Léandre, et Silvia devint tour à tour Isabelle et Colombine. Arlequin seul resta toujours Arlequin, l'arlequinade passa des baraques de la foire sur les tréteaux de la parade en plein vent des boulevards; ce fut là que les grands seigneurs libertins allèrent ramasser, pour l'inaugurer splendidement dans leurs petites maisons des faubourgs, et même dans leurs châteaux.

UN CHIEN POLITIQUE.

Grâce aux indiscretions d'un spirituel feuilletoniste, nous savons que le citoyen Louis Bonaparte possède un chien qui s'appelle Ham.

S'il faut en croire M. Eugène Guinot, Ham sera un jour inscrit dans le livre des chiens célèbres.

Quand le prince se promène à pied, ce qui est rare, il est toujours accompagné de son fidèle Ham, le plus intelligent et le plus laid de tous les chiens connus.

Ainsi que beaucoup de personnages de nos jours, Ham a pris le nom du lieu de sa naissance.

Il naquit dans la forteresse où le prince

était détenu, et il s'attacha au prisonnier, qui l'accueillit malgré sa laideur, et dont il charmait les ennuis par ses tours d'adresse et ses actions ingénieuses.

Ham n'était aimable que pour le prince, et il se montrait rebelle aux avances que lui faisaient les autres habitants du château. Les geôliers et les soldats se plaisaient à l'agacer, et se divertissaient de ses colères et des ruses qu'il employait pour leur échapper.

Après avoir été pour le prisonnier un sujet de distraction, Ham mérita toute sa reconnaissance en lui rendant un éminent service, et en l'aidant merveilleusement dans l'évasion qu'il accomplit avec tant de hardiesse et de bonheur.

On se souvient que le prince sortit de la forteresse sous le costume d'un des ouvriers qui étaient occupés à faire quelques réparations dans son appartement. Il s'était revêtu d'une blouse, coiffé d'une casquette, et une planche qu'il portait sur son épaule masquait à demi son visage.

Lorsqu'il parvint à la dernière cour, où était situé le corps-de-garde, passage difficile à traverser, le prisonnier trouva son fidèle Ham entouré des soldats du poste et des geôliers qui se divertissaient de ses gambades.

Un chien ordinaire, reconnaissant son maître, serait accouru à lui et l'aurait trahi par ses caresses; mais Ham ne committ pas cette faute; il avait assisté au travestissement de son maître, et, guidé par un admirable instinct, il avait compris qu'il y avait là un mystère à protéger; il continua donc d'occuper les spectateurs, et, grâce à cette diversion, le prince traversa sans encombre le dangereux passage, et sortit sain et sauf de sa prison.

Une heure après, le fugitif, qui courait la poste sur le chemin de la frontière, entendit aboyer joyeusement derrière sa voiture : c'était Ham qui s'était sauvé aussi, et qui venait rejoindre son maître.

DI TANTI PALPITI.

Qui ne connaît l'air *Di tanti palpiti*, l'une des plus ravissantes inspirations de Rossini?

mais on en ignore généralement l'origine, même parmi les dilettanti.

C'est pourtant au caprice et à l'exigence d'une prima donna qu'on doit ce morceau, l'un des plus remarquables de l'opéra de *Tancredi*.

Deux jours avant la représentation de cet ouvrage, la Malanote, cantatrice distinguée, qui devait remplir le rôle principal, déclarait qu'elle ne chanterait pas la cavatine composée pour son entrée en scène, et qu'il fallait qu'on lui en écrivît une autre.

Rossini rentra chez lui désolé et ne croyant plus, accablé de fatigue comme il l'était, pouvoir rien inventer de passable; mais la nécessité le poussant, il se mit au piano, et, en moins d'une demi-heure, composa ce chant qui est devenu si populaire dans toute l'Europe.

Ce morceau est connu en Italie sous le nom d'*Aria dei rizi*, ce qui veut dire *Air du riz*.

Il n'est pas inutile d'expliquer comment il reçut cette étrange dénomination.

Tous les dîners, depuis le festin du riche jusqu'à l'humble repas de l'homme du peuple, commencent en Lombardie par un plat de riz accommodé d'une façon qui n'a pas d'analogie dans la cuisine française.

Comme il est important que ce mets, pour satisfaire le goût des indigènes, soit peu cuit, la personne chargée de le préparer s'informe toujours, avant de le mettre au feu, du moment précis où il doit être servi : tout serait perdu s'il attendait.

Lorsque Rossini rentra sous l'impression de la demande que venait de lui faire la Malanote, sa cuisinière lui adressa la question d'usage : *Bisogna mettere i rizi*.

Le maestro fit machinalement un signe d'assentiment et se mit à la recherche d'une idée.

Avant que le riz fût cuit, l'air *Di tanti palpiti* était trouvé.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *L'Élixir d'amore*. —
Rentrée de M^{me} Castellan.

L'Élixir d'amore est sans contredit le plus brillant et le plus gracieux des opéras-bouffes

de Donizetti. Comme Rossini, l'auteur de la *Lucia* excelle dans les deux genres : son talent souple, fécond, varié, se prête avec bonheur aux fantaisies comiques et au sentiment du drame.

Le libretto est, comme on sait, une imitation du *Philtre*, ce délicieux ouvrage d'Auber, qui fut joué il y a une quinzaine d'années à l'Opéra. La partition de Donizetti n'est pas supérieure à celle d'Auber, qui est tout simplement un chef-d'œuvre; mais c'est une inspiration rivale et qui n'est pas moins riche en mélodies.

Les duos et le trio du premier acte sont des morceaux ravissants. L'air du deuxième acte, chanté par M^{me} Castellan, est admirable. Les chœurs sont remplis de grâce et de fraîcheur.

M^{me} Castellan a fait une rentrée magnifique. Cette jeune et jolie cantatrice a fait de grands progrès. Sa voix est d'un beau timbre, surtout dans les cordes élevées et dans les tons graves. Elle a dit d'une façon charmante le duo du 1^{er} acte; mais c'est surtout dans le duo du 2^e acte, avec Ronconi, qu'elle a enlevé tous les suffrages. Elle a eu les honneurs du rappel. L'air qu'elle chante au 2^e acte lui a valu aussi des applaudissements unanimes. Elle est sobre de fioritures, mais elle vocalise avec autant d'art que de goût.

Ronconi a été entraînant de verve et de gaieté dans le rôle de Dulcamara. Il est facétieux, jovial, spirituel, et il chante, comme toujours, avec un art infini. On ne sait qui l'emporte chez lui du chanteur ou du comédien. C'est un vrai Protée musical.

ODÉON. — *Macbeth*.

Le théâtre de l'Odéon prépare avec beaucoup de soin la mise en scène de *Macbeth*, de Shakspeare, traduit par M. Emile Deschamps. Cette œuvre, la plus tragique de l'Eschyle anglais, et qui a un rapport frappant avec l'*Agamemnon*, les *Cœphores* et les *Euménides*, est destinée à produire une grande sensation.

Toute la partie fantastique de *Macbeth*, si curieuse et si terrible, a été particulièrement soignée, et la salle de l'Odéon, dont la largeur se prête admirablement au jeu des machines et au mouvement des trap-

pes, présentera un spectacle dont on assure que l'Opéra s'est rarement approché. L'apparition des sorcières dans l'aride champ de bruyères, le spectre de Banquo, si saisissant au milieu de la joie d'un festin de cour; les évocations magiques dans les cavernes sombres, les tombeaux qui s'ouvrent, le somnambulisme de lady Macbeth, la forêt qui marche, et toutes les merveilles, en un mot, de cette étrange histoire, seront reproduites avec un prodigieux effet.

La tragédie de *Macbeth* est tirée d'une chronique de Holinshed. Suivant cette chronique, Macbeth vivait en Ecosse vers le milieu du dixième siècle, sous le règne de Duncan, prince doux et humain, mais qui n'avait pas tout le génie nécessaire pour gouverner un pays aussi turbulent et aussi souvent déchiré par les guerres civiles. Macbeth, prince puissant et presque allié de la couronne, non content d'entraver par ses haines et par ses intrigues l'autorité du roi, porta son ambition encore plus loin. Il assassina Duncan à Inverness et s'empara du trône.

Craignant ensuite qu'un pouvoir si mal acquis ne lui fût arraché, il exila en Angleterre Malcolm Kenmore, héritier du trône; enfin Meuris Mac-Gil et Banquo, les deux seigneurs les plus puissants du royaume. Macduff, devenu bientôt l'objet de ses soupçons, s'enfuit en Angleterre. Le sanguinaire usurpateur fit tomber sa vengeance sur sa femme et sur ses enfants, qui furent massacrés par son ordre. Siward, général d'Édouard, conduisit une armée en Ecosse, défit et tua Macbeth dans une bataille, et rétablit enfin Malcolm sur le trône de ses pères.

Telle est la chronique que le puissant génie de Shakspeare a animée; le poète a soufflé sur ces personnages et leur a donné une vie éternelle; il a retracé l'élévation et la chute de Macbeth avec une force dont

aucun théâtre peut-être ne possède d'exemples. Rien n'est plus sinistre, rien n'imprime plus la terreur que le meurtre du vieux roi Duncan par Macbeth, qu'un poignard fantastique, errant devant ses yeux, semble conduire au crime, et que le remords saisit sitôt après le coup sanglant. Macbeth, en effet, ne dormira plus!

Ah! Macbeth a tué le sommeil, le doux baume
Des blessures du cœur, l'hôte doré du chaume,
Le trésor du proscrit, de tous biens dénué,
L'oubli, le bain de l'âme, ah! Macbeth l'a tué!

On dit que Ballande, chargé du rôle de Macbeth, qui sera pour lui une éminente création, donne à ces vers une expression irrésistible de mélancolique douleur.

L'Odéon gagne noblement sa subvention en montant des pièces de ce genre, chefs-d'œuvre consacrés par l'admiration de tous les pays.

Le Vaudeville est en bonne veine, les succès s'y multiplient, et *Roger Bontemps* vient d'y élire domicile pour un temps indéfini; c'est un franc et légitime succès auquel Félix a dignement contribué.

Beaucoup de curieux continuent à visiter *le Camp de Saint-Maur*, au théâtre Montansier, où *les Parades de nos pères* amusent toujours les nombreux habitués de ce théâtre.

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro du *Catilina* de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, représenté au Théâtre-Historique.

A ce Numéro est jointe la planche 2386.

EAU du D^r BREMSER, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.